ÉLOGE FUNEBRE

DE MIRABEAU,

Prononcé le 22 mai 1791, à la cérémonie des des hommages rendus à sa mémoire par la municipalité et la garde nationale de Meudon, département de Seine et Oise.

PAR M. GOUJON, (J. m. C. A)

Membre de la société des Amis de la Constitution, séante à Sévres, et lu dans sa séance du 27 mai 1791, sur la demande qui en a été faite à l'auteur.

Imprimé d'après l'arrété unanime de la société.

M. DCC. XCI.

A la société des amis de la constitution, séante à Sèvres, avant de prononcer devant elle l'éloge, suivant qu'elle avoit demandé à l'auteur.

MESSIEURS,

LE discours que je vais avoir l'honneur de vous lire, fait avec une précipitation qui entraîne nécessairement beaucoup d'imperfections, n'a pu mériter l'indulgence des citoyens qui l'ont entendu, qu'en considération du sentiment qui l'a inspiré; ils ont pardonné à l'orateur en faveur de l'amour ardent de la patrie et de la liberté dont il étoit animé. Où ces sentimens pourroient-ils avoir plus d'empire que dans une assemblée entièrement composée d'amis de la constitution, dont l'unique but est de sou-

tenir la liberté, d'apprendre aux hommes à s'en rendre dignes, et de relever ses maximes trop long-tems étouffées par des ennemis du bien public ? Voilà, mesieurs, la pensée qui m'encourage. Je n'oserois m'exposer aux regards d'un censeur; mais je ne crains pas d'ouvrir mon cœur à mes concitoyens.

CITOYENS.

La patrie a perdu un grand homme. Un peuple reconnoissant gémit sur sa tombe. Ce sujet auguste se soutient par sa propre majesté et se dégraderoit par des ornemens étrangers. N'attendez donc pas de moi ces vains éclats dont une éloquence mensongère couvre les vices des grands du monde et leur fastueuse inutilité. C'est au nom d'un peuple libre, c'est devant lui que je parle : c'est un soldat de la liberté que je loue : cela me dit assez que le regne de la vérité est venu. Le mensonge est fait pour les esclaves.

Ah ! qu'ai-je besoin de tout ce vain appareil ? n'est-ce pas assez du sentiment qui me presse ? la perte que nous pleurons ne nous est-elle pas commune ? citoyen comme vous, ne viens-je pas vous apporter mes larmes, unir mes regrets aux votres, confondre mes gémissemens parmi ceux d'un peuple de freres ? c'est à ce sentiment que je m'abandonne. C'est lui qui va me guider au milieu de vous.

Mirabeau n'est plus. Il est mort ce vainqueur du despotisme, ce soutien de la liberté, ce défenseur du peuple, ce protecteur du pauvre, ce génie immense qui, dans sa profondeur, embrassoit les révolutions

du monde, les besoins des peuples, les passions des grands et la force impérieuse des circonstances ; lui qui s'élevant au-dessus de la région commune, calculoit ces intérêts compliqués, imprimoit à ces masses aveugles un mouvement régulier, et les poussoit par son propre effort au grand but de l'homme vertueux, le bien de l'humanité : il est mort. Le foudre de l'éloquence est éteint. Ces feux sont couverts d'une nuit éternelle.

Essayerai-je de diminuer votre douleur ? vous apporterai-je ces consolations vaines si prodiguées par l'homme insensible, mais auxquelles le malheureux préfere ſes larmes ? non, citoyens, non livrés vous à vos justes regrets : environnés le tombeau du grand homme que vous venez de perdre : que vos regards s'arrêtent sur ce marbre froid, monument fragile d'une reconnoissance éternelle. Que vos ames ſ'échauffent sur ces restes inanimés ! qu'ils demeurent au milieu de vous pour vous crier sans cesse : " francais, ,, ne souffrez pas que le despotisme éleve ,, sa tête hideuse sur la terre ou nous som- ,, mes étendus. ,, Nourrissés votre douleur de tous les souvenirs qui peuvent vous la rendre chere : suivez dès son enfance le génie du citoyen qui vous a si bien servi : si vous pouvés le bien comprendre, vous en serez plus surs d'être libres, plus dignes de ce beau titre de citoyen.

Ah ! que ne puis-je remplir dignement une si noble tache ! que ne puis-je m'égaler au sujet que je traite et suivre dans ses développemens, chaque action, chaque pensée de cet homme célèbre ! vous le verriez à peine sorti de l'enfance, tourner ses premiers efforts contre la tirannie, et s'essayer contre un maître étranger, à briser les fers de son pays : vous le verriez, du milieu des prisons d'état, élever son ame indignée, se soulever contre l'injustice, et déchirer le voile sous lequel se cachoit ce despotisme ministériel dont tant de malheureux ont été les victimes : vous verriez cet homme né dans la pourpre des grands, fouler aux pieds des droits usurpés, dédaigner des titres acquis par la violence, la ruse ou l'intrigue, et s'armer de toute la force de la raison pour combattre ces prérogatives injustes, dangereuses, avilissantes pour le genre humain et désavouées par les premieres loix de la nature. Mais c'est assez pour moi de vous indiquer tant d'actes immortels. Les étroites limites dans lesquelles je suis resserré m'interdisent de plus grands détails ; et mon cœur me presse d'arriver à ce moment ou commence véritablement sa gloire, à ce moment ou nous conçumes l'espoir d'avoir une patrie, à ce moment enfin, ou Mirabeau s'élançant au milieu de la tempête et affrontant les orages, préféra le peuple à ses oppresseurs, et voua son génie, ses talents, sa vie, à la conquête de la liberté.

Il est venu le tems où le peuple qui a nourri dans son sein ce génie fécond et lumineux, doit en recueillir le fruit. Le despotisme ruiné par ses propres excès, chancelant sur sa bâse, attaqué par ceux même qu'il accabloit, cherchoit à les diviser pour les vaincre : son adroite politique fomentoit les divisions sous les apparences d'une feinte médiation : les ordres privilégiés s'unissoient pour abattre leur maître, pour s'élever à côté du thrône et par l'asservissement du peuple : ce dernier seul, ferme, inébranlable au milieu de la tempête, invoquant la justice dans le désordre universel, réclamoit l'exercice des droits de l'homme, le regne de la loi, la publication de la vérité.

Alors tous les yeux fixés sur cette lutte de la raison contre l'injustice armée, en attendoient l'issue avec une impatiente et craintive curiosité, alors on vit l'esclave avili et tremblant se ranger sur les marches du thrône : on vit le patricien orgueilleux élever une main audacieuse pour appuyer sa banniere déja chancelante, sur l'édifice odieux et à demi ruiné du systême féodal : on vit l'homme juste, l'ami de l'humanité, l'apotre de la raison, le génie éclairé se précipiter au milieu du peuple et devenir le soutien des opprimés.

+ calme

Tel est Mirabeau, noble, il renonce à un titre qu'il veut combattre. Pourquoi balance-

roit-il ? il a tout vu. Son génie à embrassé en un instant la succession des siecles. Il a dit : voila la justice, il faut qu'elle triomphe, ou mourir. Voila son but. Il y marche en homme digne de cette haute entreprise. La France a les yeux fixés sur lui ; et le génie révolutionnaire semble reposer sur sa tête.

La convocation des états généraux se prépare à peine que déja il jette en Provence les semences de l'esprit public. Il électrise les ames et forme des sectateurs à la liberté naissante. Ses démarches, ses actions, ses pensées, tout en lui tend à un même point, la liberté de son pays. Déja deputé par les communes, il a developpé dans l'assemblée nationale la vivacité de son génie, son énergie, sa profondeur, déja l'opinion publique entraine dans son cours impétueux et les nobles et la cour et les ministres eux-mêmes : lorsque ces conseillers pervers habitués sous le regne du despotisme à se nourrir du sang des peuples, honteux et surpris de leur chûte, et frémissant de rage en voyant tomber de leurs mains cette autorité destructive, songent enfin aux moyens de fixer le pouvoir qui leur échappe.

Citoyens ! il vous souvient de ce moment de douleur et d'effroi ou des ministres voués au despotisme, déployerent tout l'appareil du pouvoir arbitraire, entourérent de gardes les représentans de la nation, les chasserent du lieu de leur séance, les réduisirent à

quitter un azile; et ne leur permirent de se réunir que pour leur intimer des ordres absolus, des défenses arbitraires, des volontés injurieuses! ou des esclaves titrés oserent notifier à vos représensans l'ordre de se séparer! . . . Que fait Mirabeau dans cet instant? est-il consterné, abattu par tout cet appareil de violence? est-il intimidé pra la tirannie? . . . non, non. Le génie de la liberté ſ'indigne " retournés, s'écrie-t-il, dire ,, à ceux qui vous envoyent que la nation ,, assemblée n'a d'ordres à recevoir que d'elle même. Sortez ,, et cette réponse énergique devient le vœu unanime de l'assemblée! et le thrône s'ébranle! et la vertu courageuse est respectée!

Ainsi s'embrase dans tous les temps au feu dévorant du patriotisme, cet intrépide soutien de la liberté. Le thrône est environné de ministres pervers! c'est lui qui s'élève pour demander leur renvoi. Des hordes de barbares s'élancent du nord pour répandre le sang français! la capitale est assiegée, environnée de troupes, d'armes, de canons: c'est lui qui demande ou ſont les ennemis de l'état, les rébelles, les ligueurs qu'il faut réduire: c'est lui qui apprend au prince que la France est libre et ne ſouffrira pas que l'on s'écarte du plan tracé pour la régénération de l'empire! C'et lui enfin qui après avoir repsseré le trône dans ses limites, ſoutient tout

son ouvrage et combat les factieux avec le même courage qu'il a si bien développé contre les tirans.

Sa bouillante énergie créa la révolution, la profondeur de sa raison en assura le succès. Comment rappeller toutes ces vastes discussions dans les qu'elles son éloquence rapide porta la lumiere ? qu'elle matiere lui fut étrangère ? qu'elle page de notre constitution n'est empreinte des traits de ce génie incompréhensible ? la déclaration des droits, la destruction des ordres, la constitution militaire, celle du clergé, la responsabilité des ministres, les assignats, les finances, les monnoies, les sucessions, la diplomatique et tout les articles de cet ouvrage immense n'ont-ils pas vu ses talens se developper toujours avec une nouvelle force, avec un nouveau succès avec un nouvel avantage pour la patrie. Qui oseroit le suivre dans cette foule de détails compliqués. Ne semble t-il pas voir cet être créateur qui d'un regard embrasse le monde et lui fixe les limites que son intelligence seule peut concevoir ? pourquoi faût-il que l'auteur de tant de traveaux soit mortel ! il etoit sorti des bornes fixée à la foiblesse humaine ! mais la nature jalouse après avoir été domptée tant de fois reprend enfin son empire,

Oh qu'est-ce donc que l'homme? quoi cette

âme forte, ce génie si vaste, cet être si grand, qui s'élevant au milieu du peuple dont il etoit adoré, sembloit être son plus ferme appui, cet orateur dont l'éloquence mâle faisoit trembler les tirans sur leurs thrônes, et atteroit les bas et orgueilleux partisans du despotisme; cet homme qui remplissoit l'univers de son nom; il est tombé comme la feuille qu'un vent brulant déssèche et laisse étendue sur la terre. Ni l'éclat de sa gloire, ni la liberté conquise, ni l'admiration des hommes, ni l'amour des peuples ni leurs prières, ni leurs larmes, rien n'arrête l'inéxorable destinée. Déja elle a marqué sa victime que dis-je ? elle [redacted] s'en emparer. Il est mourant, il meurt, et l'espoir même nous est ôté.

Oserois-je soustraire à vos regards les derniers moments de cet homme qui a si bien merité vos larmes? oserois-je enlever à sa gloire la majesté de cette fin si funeste et si prematurée, c'est dans cet instant ou le mortel se regardant déjà comme separé de la vie, n'entend plus n'y les cris de l'orgueïl, n'y ceux d'une vaine ambition, [redacted] ou, n'ayant plus rien à craindre n'y à espérer, il recouvre cette indépendance qui lui fut ravie des le moment de la naissance, que le sage vient éxaminer sa contenance et asseoir son jugement sur le reste de sa vie.

O vous calomniateurs infâmes qui distilliez

sur Mirabeau le poison de l'envie ; vous qui l'accusiez de lâcheté, de trahison, de parjure ; venez, contempler ce grand homme au lit de la mort, et rentrez au même instant dans la fange dont vous étiez sortis!... ou que plutôt vos regards envénimés se gardent de souiller ce tableau majestueux!... C'est à la patrie libre par ses soins à contempler Mirabeau mourant. C'est par les enfans de la liberté, c'est par les citoyens armés pour elle qu'il doit être entouré. . . . Hélas ! ils accourent de toutes parts. Le peuple de tous les états, de toutes les sectes, de toutes les opinions, vient se confondre à sa porte. La foule renouvellée sans cesse ne diminue jamais : les lieux publics se remplissent de groupes multipliés tous occupés de cette maladie funeste. Par-tout l'œil avide cherche la consolation ; la bouche n'ose la demander.

Les bulletins imprimés d'heure en heure ne suffissent pas à l'inquitude universelle... Un mot saisi avec avidité apporte l'espérance et la joie ; un autre mot détruit tout, et la consternation étend de nouveau son empire.... Ce ne sont pas là ces vaines démonstrations ordonnées par des tyrans pour honorer la perte de ceux dont un dieu vengeur avoit délivré la terre ! C'est un frère bienfaisant, adoré, au milieu d'une famille sensible et reconnoissante. Un même sentiment unit tous ces citoyens inconnus l'un à l'autre : les mêmes émotions dominent dans leurs cœurs ; tous sont occupés

du même objet... Les voitures qui pourroient troubler le malade sont détournées. Un silence religieux respecte sa foiblesse... Tant de soins, tant d'intérêts, tant d'empressement arrivent enfin jusqu'à lui. Le défenseur du peuple apprend qu'il en est adoré... » Ah ! oui, sans » doute, s'écrie-t-il à ce récit, un si bon peu- » ple est bien digne qu'on se dévoue à son » service : il m'étoit glorieux de lui consacrer » ma vie tout entière, je sens qu'il m'est doux » de mourir au milieu de lui ». O simplicité touchante ! ô force inconcevable d'une ame énivrée de l'amour et du bien et de celui de l'humanité ! . . . Pardonnez, citoyens, si ces mots réveillent toute ma douleur : je suis français, j'adore la liberté, comment pourrois-je retenir mes larmes ?

Cependant, tous les efforts de l'art sont impuissans. Le sort du malade est décidé : il le sait, il le sent, et son énergie s'élève avec cette idée. Ce n'est pas seulement cette résignation que l'homme doit à l'impérieuse nécessité, c'est quelque chose de plus imposant, de plus élevé, de plus sublime qui se montre dans toutes ses actions. Ce n'est plus de lui qu'il s'occupe, c'est de ses amis ; il veut adoucir leur douleur : c'est de sa patrie; elle avoit besoin de lui, elle le perd, il veut lui consacrer ses derniers momens. Il échappe à la vie et s'occupe encore du bonheur de l'humanité ! un prélat respectable est chargé de porter à l'assemblée le dernier fruit de ses

méditations ! le bonheur du peuple, ses intérêts, ses besoins, son ſort, sa grandeur future, voilà ce qui l'occupe : et c'est au milieu de ces vastes pensées que la mort vient frapper sa victime.

O moment effroyable, où le morne silence d'un peuple consterné fût tout-à-coup interrompu par ces terribles paroles, *Mirabeau est mort :* où ces mots affreux retentirent au milieu des législateurs français dans cette même tribune où, tant de fois, son éloquence foudroyante avoit tonné contre les abus, contre les factieux, contre les oppresseurs, et les avoit détruits, dispersés, anéantis !

Toutes les passions, tous les partis sont réunis. Amis, ennemis, pauvres, riches, français, voyageurs, étrangèrs, tout pleure, tout est consterné. L'état semble s'ébranler par cette chûte, et les bons citoyens, saisis d'un saint effroi, sentent qu'ils ont besoin de se rallier autour de la constitution.

C'est au milieu de cette désolation universelle que le plus intrépide défenseur de la liberté est le premier honoré de la couronne civique. L'assemblée nationale le juge digne des honneurs dus par la nation à ceux qui l'ont bien servie : elle-même veut accompagner son cercueil. Tous les corps administratifs,

les ministres, les comités des 48 sections de la capitale, la plupart des minicipalités voisines, des députations de tous les états, et ces sociétés précieuses, amies de la constitution et vouées à sa défense, et tous les citoyens, et tout un peuple enfin frappé du même coup, animé du même sentiment, déchiré par la même douleur, vont former son cortège. Ce convoi funèbre et imposant s'avance au milieu de ces défenseurs de la liberté armés par elle et pour elle, et d'une foule immense qu'une affliction commune a rendu silencieuse.

Hélas! une fois déja à la naissance de notre liberté, nous avons vu ce même peuple, ce même concours, cette même unanimité; mais que les tems sont changés! alors ce peuple devenu libre avoit reconquis son roi et l'enivroit du bonheur de le recevoir au milieu de lui; le plaisir se peignoit sur tous les traits, le sentiment confondoit tous les cœurs; aujourd'hui il pleure son plus ferme soutien; l'abbattement, la consternation percent à travers son morne silence, et la désolation est dans toutes les ames: alors, se livroient à la joie ces soldats de la liberté, invincibles par leur courage, mais à peine armés et n'ayant presque pour défenses que des faulx, des piques, des sabres à démi rouillés; aujourd hui victorieux, possesseurs de cette liberté si chère, couverts de toutes les

armes qui peuvent assurer leur conquête, ils pleurent, ils gémissent, ils se rallient, comme si ce n'étoit pas trop de la surveillance de tous les citoyens pour suppléer à la chûte d'un si grand homme : alors Mirabeau triomphant s'avançoit au milieu des acclamations universelles ; partout il entendoit dire ; *c'est lui, le voilà* : aujourd'hui renversé sur un lit de mort, il est porté au milieu d'un silence lugubre, expression simple mais sublime de la désolation publique.

O regrets trop justes! ô douleur trop légitime! ô crainte trop bien fondée! Pleurez, citoyens, pleurez : la perte que vous faites est irréparable..... Mais que dis-je? Non, retenez ces larmes : elles sont indignes de lui ; immortalisez plutôt son ouvrage! veillez sur cette liberté pour laquelle il s'est dévoué! Soyez justes, aimez la patrie, obéissez aux loix : ce sont là les souvenirs qui doivent honorer sa mémoire! Sa dépouille est renversée, mais son génie immortel a rejoint les principes de l'univers, il existe encore : du sein de l'éternité il contemple son ouvrage, il admire la beauté des vos loix... Ne » l'entendez-vous pas qui vous crie; Français » tout ce que je pouvois je l'ai fait. Tout ce » que la prudence humaine m'a dicté je l'ai » tenté. Le reste ne dépendoit plus de moi? » C'est à vous seul à conserver ce que la force » guidée par la raison vous a acquis. La li- » berté est conquise ; l'édifice des loix est

» élevé, c'est à vous de le maintenir. Justice, » union, courage, soumission aux loix, voilà » quels sont vos soutiens : c'est là qu'est pla- » cé votre unique espérance.

» Vous, magistrats que la confiance de » vos concitoyens a élèvés au poste honorable » de gardiens de la loi, rendez-vous dignes » de parler en son nom. Souvenez-vous que » tous les hommes sont égaux à ses yeux » comme à ceux de la divinité; souvenez- » vous que le titre dont vous êtes honorés est » au-dessus de tous ceux que l'adulation et la » richesse ont pu inventer; souvenez-vous » enfin, qu'en recevant la dignité dont vous » êtes revêtus, vous avez juré d'être justes et » de demeurer inébranlables à la place où la » loi vous appelle.

» Vous, citoyens soldats, dévoués à la dé- » fense de la liberté, n'oubliez jamais que » votre seul devoir est d'obéir au chef que la » loi vous donne, et votre seul droit de mou- » rir au poste que la patrie vous confie.

« Vous tous hommes, citoyens, songez » que la loi est votre ouvrage; songez que » les magistrats qui la gardent sont élevés » à ce poste difficile par votre confiance et » vos suffrages; songez qu'en leur remettant » ce dépôt précieux vous avez contracté l'o- » bligation de leur obéir; songez enfin que

» la désobéissance aux loix est le plus grand
» des maux, que c'est elle qui amene la ser-
» vitude. . . et qu'es-ce qu'un esclave? la li-
» berté seule aggrandit les ames, nourit les
» courages, égale les riches, les pauvres, as-
» sure les propriétés et le bonheur de tous,
» et donne le premier rang à la vertu; elle
» seule peut vous élèver à la dignité d'hom-
» me : l'esclavage ne fait que des êtres avilis,
» dégradés, marqués du sceau d'un opprobre
» éternel.

Citoyens! ces paroles ne rétentissent-elles pas au fond de vos cœurs? ne vous sentez-vous pas embrasés du beau feu de la liberté? Ne vous sentez-vous pas pénétrés d'un respect profond pour les loix qui vous l'assurent? Attestez donc avec moi l'Etre-Suprême qui vous entend; attestez ce Dieu protecteur du foible, vengeur du parjure, et vouez sur ce tombeau monument de votre patriotisme, une haine éternelle à la tyrannie, un respect inviolable à la loi, et une obéissance entière aux magistrats qui veillent à son exécution. . . . Voilà quels sont les pleurs que Mirabeau vous demande!

Et toi, grand homme, toi génie immense et bienfaisant, agrée cet hommage que t'adressent des cultivateurs, des citoyens reconnoissans : tu peux t'en honorer aux yeux de la postérité, il n'est point flétri par le

luxe et la prodigalité des cours, la pureté des cœurs qui te l'offrent fait tout son éclat, et tu le trouvera sans doute digne de toi, si tu veux oublier la foiblesse de ma voix, pour ne t'occuper que de l'énergie du sentiment qui m'a inspiré.
